



Clio. Femmes, Genre, Histoire

14 | 2001
Festins de femmes

Sainte Agathe, les femmes et le chocolat

Deborah PUCCIO



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/108>

DOI : [10.4000/clio.108](https://doi.org/10.4000/clio.108)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2001

Pagination : 139-153

ISBN : 2-85816-592-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Deborah PUCCIO, « Sainte Agathe, les femmes et le chocolat », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 14 | 2001, mis en ligne le 03 juillet 2006, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/108> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.108>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Sainte Agathe, les femmes et le chocolat

Deborah PUCCIO

- 1 « Nous mettons du chocolat. Nous mettons un peu de sucre. Deux ou trois kilos de sucre, beaucoup de tablettes de chocolat et du cacao. Et moitié lait, moitié eau, parce qu'il faut le faire un peu liquide. On met un peu d'anis ou de la vanille, pour parfumer, et on mélange le tout. » C'est le chocolat, le mélange velouté, vanillé, parfumé qui mitonne dans la cheminée, remplissant de son odeur toute la pièce. Ce délectable breuvage est préparé, le jour de la Sainte-Agathe, par les femmes de San Juan de Plan, village aragonais des hautes Pyrénées espagnoles situé dans la vallée de Chistaín, à quelques kilomètres de la frontière avec la France. Mais qui sont elles, au juste, ces chocolatières ? « Font le chocolat les jeunes filles et les femmes qui vont encore au bal. Toutes celles du village qui vont danser cette nuit. Le font seulement les jeunes, celles qui ce soir vont faire la fête et qui vont s'amuser. » Sous l'égide de sainte Agathe, des rôles féminins se dessinent autour d'une préparation culinaire : el chocolate. La biographie de la Sainte nous aidera à mieux discerner les enjeux de ce rite alimentaire et à comprendre quelle relation peut-il y avoir entre cette obscure boisson, le bal et la sainte au nom de pierre précieuse¹.

De sang et de lait

- 2 La Légende Dorée de Jacques de Voragine, la grande recension médiévale de cette mythologie chrétienne que constituent les vies des saints, nous dit qu'Agathe fut une noble vierge sicilienne dotée d'une merveilleuse beauté. Poursuivie par Quininciano, Consul de Sicile, elle subit un martyre dont l'épisode le plus célèbre est celui où on lui tordit puis trancha les seins. L'iconographie a fixé l'image somptueuse de sainte Agathe les portant sur un plateau d'argent². Les pratiques dévotionnelles se concentrent sur ce détail, premier élément de sa personnalité mythologique, en jouant sur la métonymie. Des ex-voto en forme de sein lui sont offerts par les femmes qui compensent ainsi sa mutilation, faisant comme saint Pierre qui, après l'atroce supplice de la vierge, lui apparut dans sa prison et lui rendit ce qu'on lui avait coupé. En Aragon, l'eau d'une fontaine que ses seins surplombent, est réputée guérir les maladies de cette partie du

corps féminin ou faire monter le lait des accouchées³. Si Claude Gaignebet postule que les saints succèdent aux dieux, récupèrent leurs fonctions, leurs attributs et leur personnalité mythologique⁴, Julio Caro Baroja rattache sainte Agathe à Junon Lucine, déesse des accouchements⁵. N'est-elle pas aussi la patronne des nourrices, cette vierge sicilienne dont la Passion est l'image même de la lactation et de la fécondité ? La fête de la sainte dont les seins repoussèrent miraculeusement voisine dans le calendrier avec celle des sept martyres de Sébaste, honorées le trois février. Quand leur chair fut déchirée avec des peignes de fer, de leurs plaies s'écoula un lait d'une éblouissante blancheur⁶ : leur sang était du lait.

- 3 Or, le lait est aussi l'une des composantes de la boisson de sainte Agathe : « Les vieilles comme nous, elles ne font plus le chocolat. Mais elles s'unissent et elles fournissent les aliments pour faire le chocolat. Toutes les familles qui ont du lait, celles qui ont des vaches à la maison, donnent le lait pour faire le chocolat. » Ce liquide blanc, lorsqu'il est manipulé par celles à qui revient la confection du chocolat, change d'apparence et de consistance. Quand elles dissolvent dans la cocotte la poudre de cacao, le lait vire au brun rouge. Puis, au fur et à mesure qu'elles délaient les tablettes, il s'épaissit. Il est alors nécessaire de le diluer avec de l'eau : « ... autrement, il prendrait au fond de la casserole », cette casserole qui, à San Juan de Plan, lors de la matacilla, la tuée du cochon pratiquée durant les mois de décembre et de janvier, sert à recueillir son sang. Ce jour-là, une femme tourne sans cesse le contenu gluant, de peur qu'il ne « caille ». Mais pour que son geste soit efficace, il faut que la mandonguera, la boudinière, ne soit pas indisposée, comme s'il fallait éviter l'antagonisme possible entre ces deux sangs qui coulent, sangs féminins tous les deux, comme l'a montré Claudine Fabre-Vassas⁷. Inversant le chemin du mythe des sept martyres de Sébaste, le lait "versé" par les « vieilles » semble s'être transformé en sang.
- 4 Revenons à celles qui font le chocolat. Qui sont, plus précisément, ces « jeunes » ? « El chocolate, ce sont les mayordomas. Ça, c'est seulement elles qui le font. C'est leur travail à elles, aux mayordomas de sainte Agathe. Chaque année, on élit cinq mayordomas. On compte et, chaque année, parmi les jeunes filles et les femmes du village, on choisit trois femmes et deux jeunes filles, trois femmes mariées et deux jeunes filles célibataires. » L'usage d'élire des majordomes de la confrérie de sainte Agathe est répandu en Espagne⁸. À San Juan de Plan, elles sont désignées à la fin du bal de la Sainte-Agathe. Par un œillet rouge posé furtivement sur le bras d'une des danseuses, les mayordomas passent le rôle à des femmes et à des jeunes filles de leur âge qui ont l'obligation de « faire le chocolat » pour l'année suivante. Leurs rôles sont différenciés : « Les deux jeunes filles se chargent d'aller acheter ce qu'il faut avec l'argent de toutes les filles et femmes du village » ; les trois autres, qui pourraient être leurs mères, sont chargées de la cuisson. Elles gouvernent le feu que nous savons être un autre attribut de leur protectrice invoquée contre les incendies⁹. Quand le lait a brunî, les trois mayordomas doivent tempérer sa chaleur, en déversant dans la cocotte qui cuit sur les braises des litres et des litres d'eau. Mais il ne faut pas non plus que, trop liquide, il perde de sa force. Alors, elles attisent les flammes, pour le garder « à la bonne température ». Leurs ardeurs juvéniles éteintes, mais pas tout à fait, les trois cuisinières maîtrisent le chaud et le froid. Ni trop "chaudes" ni totalement refroidies, elles sont, elles-mêmes, "à la bonne température". Les deux autres mayordomas ne touchent pas aux aliments et, si elles s'approchent du feu, ce n'est que pour regarder : « pour apprendre ». Ces jeunes filles célibataires dont les humeurs ne sont pas encore apaisées, risqueraient de perturber la délicate émulsion. À moins que les gestes

accomplis par les femmes les plus âgées, qui traitent le chocolat comme un équivalent du sang, ne visent à régler les flux “sauvages” des plus jeunes.

- 5 Ainsi, la confection du chocolat assigne des places, établit des positions. Mais elle produit aussi des changements. Le premier geste des trois chocolatières, une fois leur « travail » achevé, c’est d’attraper un long saucisson, de le trancher grossièrement et de se le partager. Les plaisanteries “salées” sont, alors, de rigueur. Elles viennent gloser des gestes qui, tout d’un coup, sont devenus rudes, directs, en un mot, virils. La charcuterie dévorée par les trois femmes – qui marquent, avec ce retournement de goût, leur mise à distance de la douce boisson, abandonnée au coin de l’âtre – demande à être arrosée par une autre boisson violâtre, le vin, avalé à bonnes gorgées. La bouche grande ouverte, la tête renversée, les trois mayordomas étanchent leur soif en buvant directement au porron, la gourde que les hommes portent toujours avec eux. Ces mères de famille que l’exercice réglé de la sexualité rendait aptes à fabriquer un aliment dont il fallait modérer les excès, semblent être la proie d’un brusque dérèglement. Que s’est-il passé ?
- 6 Laissons provisoirement le chocolat aux « vieilles », et dirigeons-nous vers l’un des cafés du village. C’est là que les mayordomas ont décidé d’organiser le repas de la Sainte-Agathe, renvoyant, en ce jour où tout leur est permis, les hommes à la maison.
- Le désir des femmes
- 7 Une grande effervescence règne dans la cuisine : qui coupe les légumes en petits morceaux pour la ensaladilla, la salade russe, qui fait monter la sauce mayonnaise, qui apprête l’immanquable mouton pour le mettre au four¹⁰, qui s’affaire autour du jambon, du fromage et des cornichons pour les hors-d’œuvre. Mais dès que font irruption celles qui, il y a peu, étaient de bonnes cuisinières, c’est tout un remue-ménage : elles déplacent des objets, en volent d’autres, saisissent des têtes d’ail et s’en remplissent les poches. Manières à elles de faire respecter la loi de leur patronne qui, sous la forme d’une chatte, surgit devant la laveuse, la fileuse ou la pétrisseuse et l’affole, car elle ne supporte pas que les femmes travaillent le jour de sa fête ! Voici ce que raconte la légende aragonaise : « Le jour de la Sainte Agathe, les femmes ne peuvent travailler et moins encore laver ou pétrir : une femme qui le fit, vit un chat qui sautait sur la pâte et, comme elle lui disait – Va-t-en, chat ! – il lui répondit : – Je ne suis pas un chat, mais Agathe et regarde derrière toi ! – Et elle le fit et sa maison était en train de brûler¹¹ ». Les diaboliques mayordomas semblent être animées par le même désir de troubler l’ordre domestique¹², lorsqu’elles effraient les saucières, menacent de gâter la mayonnaise, font tourner en bourrique les rôti-seuses dont elles cachent les instruments, font enrager les aide-cuisinières en enlevant de leurs plats les belles garnitures jusqu’à ce que l’une des trois pestes s’empare d’un pot de cornichons qu’elle engloutit avec la rapidité de l’éclair, soulevant le cœur de toutes les autres. On sait que l’aigre, l’acide se situent dans une gamme de saveurs marquées sur le plan masculin et que les femmes ne doivent pas céder aux envies, à la passion : un tel comportement outrancier est interdit au sexe dit “faible”. Ces excès alimentaires sont aussi le propre des femmes enceintes, des femmes qui ont temporairement perdu leurs règles, leur « balancier interne¹³ ». Mais pour nos trois mayordomas la grossesse est aussi improbable que lointaine. Quand enfin, pour s’en débarrasser, on leur confie une tâche, la plus simple qu’il soit, elles se plaisent à afficher leur inaptitude : « Où met-on le couteau ? Je ne sais plus où l’on met la fourchette ! » Ce sont, alors, des fillettes qui viennent en aide

à celles-là mêmes qui ont appris, dans l'après-midi, aux jeunes filles tous les secrets de la cuisine. Les voilà apprenant l'art de dresser la table. Ont-elles perdu la tête ?

- 8 Le repas est servi. Copieux, comme tous les repas de fête, égayé par un vin dont aucune ne se prive, et nos trois majordomes encore moins. Les blagues suivent le mouvement des bouteilles : elles circulent mais elles reviennent toujours aux trois femmes qui les repassent. Un thème court d'un bout à l'autre de la table : c'est celui du bal qui achèvera les réjouissances de la Sainte-Agathe. Qui va-t-on y rencontrer ? Qui va-t-on séduire ce soir ? L'une d'entre elles, impatiente de se parer pour la soirée, emprunte la trousse de toilette d'une jeune fille et entreprend une séance publique de maquillage, parodiant cet art féminin qu'est la parure. Une autre sort l'ail caché dans ses poches et en croque une première gousse, une deuxième, une troisième encore... Cela fait déjà plusieurs jours

qu'elle ne s'est pas lavée, nous dit-elle, comptant déjà ses futures victimes. Ces femmes qui s'enlaidissent, se virilisent, agissant, en tout, à rebours du rôle qui est habituellement assigné à leur sexe, nous rappellent les serranas, ces montagnardes de la poésie médiévale espagnole à la fois attirantes et terrifiantes qui forcent les voyageurs égarés à satisfaire leur lubricité, sortes d'ogresses ou de dévoreuses d'hommes¹⁴. Ainsi, elles nous révèlent une autre facette de sainte Agathe, la chatte-sorcière sous le règne de laquelle les lavandières de l'Èbre déshabillent les hommes qui s'aventurent sur ses berges, les rasent et leur coupent les cheveux¹⁵.

- 9 Après dîner, un autre rituel précède le bal : « Dans les rues, on fait une ronda qui est très importante et cette ronde est vraiment très belle. Font la ronda, toutes les femmes du village qui le veulent. Toutes les femmes aiment ça, elles l'aiment plus encore que le bal. C'est quelque chose... que tu t'amuses vraiment beaucoup. On chante avec des instruments musicaux, on emporte une guitare. C'est nous qui chantons. Nous chantons aux hommes qui sont à la maison. La première chose que nous faisons pour faire sortir l'homme de la maison, si par exemple il s'appelle Pepe, c'est de lui chanter :

Pepe, Pepe, sal un poquito al balcon
 Pepe, Pepe, sal un poquito al balcon
 Pepe, Pepe, sacanos el porron
 Pepe, Pepe, sal que te queremos ya !
 Pepe, Pepe, penche-toi au balcon
 Pepe, Pepe, penche-toi au balcon
 Pepe, Pepe, sors-nous le porron
 Pepe, Pepe, sors que nous t'aimons !

- 10 ... et alors, il doit sortir. Il apporte le porron, il apporte les beignets, la torta et les galettes, il apporte de tout... Tout est sucré et il y a du bon vin pour nous réjouir. Et il y a des maisons qui ne sortent pas le plateau, mais toutes les maisons sortent du vin, car nous adorons le vin ! »
- 11 Armées de tambourins, de guitares, de triangles et de clochettes, mais aussi de poêles, de mortiers, de grandes et de petites cuillères de fer ou de bois – ustensiles de cuisine détournés de leur usage quotidien – les prêtresses de celle qu'on appelle « la Bruyante¹⁶ » annoncent la Sainte-Agathe dans le village. Aucun homme ne se risquerait à le parcourir ce soir, de peur de rencontrer la horde déchaînée des Aguedas. Leur tournée porte le même nom que les quêtes accomplies par les jeunes gens de San Juan de Plan au carnaval ou à d'autres moments rituels, pour chercher des filles et les accompagner au bal¹⁷. Cette nuit, élégantes, bien maquillées et parées de tous leurs bijoux, ce sont les femmes en ronda qui vont "en quête". Quand elles s'arrêtent dans la

cour d'une maison, elle entonnent toutes ensemble une sérénade à l'adresse du mari qui y est cloîtré. Timide, il entrebâille la fenêtre, puis il passe la tête à travers la porte, se demandant comment faire pour les contenter toutes. La seule manière de les calmer est de leur offrir les pâtisseries qu'elles ont elles-mêmes confectionnées – elles aiment ça ! – et de les régaler avec du bon vin. Grâce à Dieu elles sont rassasiées et elles vont passer à une autre maison !

- 12 « Nous passons trois heures dans la rue, en chantant et en buvant, et après, quand la ronda est finie, nous allons à la Casa del Pueblo, nous rentrons dans le bal et nous commençons à faire danser les hommes qui sont là. Et s'ils ne sont pas là, nous dansons entre nous jusqu'à ce qu'ils arrivent ! » C'est dans la Salle des Fêtes que culminent les rituels de la Sainte-Agathe, inaugurés par la préparation du chocolat. Cette boisson ne tarde pas à arriver. Mystérieuse est sa présence dans un bal où les femmes, renversant leur position habituelle, prennent l'initiative. Cette sainte qui leur interdit d'exécuter les tâches ménagères le jour de sa fête, leur impose aussi de s'amuser : « Même les femmes qui n'osent pas danser, on leur cherche un danseur et elles sont obligées de danser. » Mais ce n'est pas tout : « À la fête de la Sainte-Agathe, les femmes prennent les hommes pour danser avec eux et elles leur font de tout. Elles sont des brutes. Elles sont folles. Ce jour-là, les femmes font tout ce qu'elles veulent. Elles leur mettent les mains partout et, eux, ils doivent accepter. » La sainte qui subit le martyre pour s'être opposée à la concupiscence d'un homme « puissant » réclame sa vengeance. Les femmes de San Juan de Plan, retournant et détournant collectivement le sens du mythe, martyrisent alors tous les hommes et les soumettent à leur désir.
- 13 Et quel aliment mieux que le chocolat pouvait l'incarner ? Originaire du Mexique, cette boisson était considérée à l'époque coloniale comme excitante et aphrodisiaque, au point que l'Église chercha, en vain, d'en limiter la consommation. La passion féminine pour tout ce qui est sucré, crémeux et doux est bien connue. En Aragon, dans le village de Fuencalderas, l'expression *fer fogareta*, faire un petit feu, désigne la réunion dominicale de femmes qui savourent une tasse de chocolat, associant ce breuvage à la "chaleur" qu'il procure¹⁸. En Grèce, boissons et mets sucrés constituent une partie intégrante des rituels de sociabilité féminine. Les gâteaux au miel qu'on y déguste, comme les pâtisseries qui rendent la ronda si agréable et la torta qui sera servie en accompagnement du chocolat dans une cérémonie que l'on ne va pas tarder à découvrir, expriment eux aussi le désir des femmes¹⁹.
- 14 Laissons tiédir encore en peu la délicieuse boisson dans son chaudron et déplaçons-nous dans une autre maison du village où l'on est en train de préparer un cocktail qui, curieusement, a lui aussi une origine américaine.
- Une boisson « brûlante »
- 15 « El poncho, c'est toujours Casa Sanchez qui le fait, ça, il n'y a pas de problèmes, ce sont eux qui le font. Les femmes de cette maison font le poncho avec du café, du lait et du rhum, et les hommes le portent dans le bal à la pause, en même temps que le chocolat. Puis le bal reprend. » Si cette préparation chaude, sucrée, parfumée, à base de lait, partage un certain nombre de caractères avec le chocolate, un trait distinctif rend le punch indispensable et nullement redondant. L'un des éléments qui entrent dans sa composition étant un alcool, il peut flamber. Les mélanges de ce type, servis brûlants, réchauffent, enflamment. C'est aux deux jeunes mayordomas de distribuer le poncho dans des verres en plastique qui, quand ils ne se fendent pas : « brûlent les mains ». Les hommes, qui reçoivent d'elles la douce et chaude boisson, ne ratent pas l'occasion de

leur dire, en les regardant tout droit dans les yeux : « Me quemas ! » « Tu me brûles ! » Et si tu me brûles, je brûle pour toi... Certaines danses exécutées en Aragon à l'occasion de la Sainte-Agathe produisent le même effet sur les femmes. À Latorzilla (Sobrarbe), les danseuses portent une botte de fibre de chanvre (o teido) derrière le dos et elles chantent ainsi²⁰ :

O teido teido que porto por detrás,
o teido teido no me lo cremarás.
O teido, teido que porto por debán,
o teido teido sí me lo cremarás.
La botte de fibres que je porte derrière
la botte de fibres tu ne me la brûleras pas.
La botte de fibres que je porte devant
la botte de fibres, tu me la brûleras.

- 16 Puis, elles incendient le faisceau qu'elles ont placé "devant" et c'est aux hommes d'éteindre ce feu²¹. Ces mayordomas qui empestent le bal, telle ces « rouses » à l'odeur forte et à l'haleine fétide « réputées ardentes et passionnées en amour²² », ne réclament-elles pas, elles aussi, que leur brûlante passion soit assouvie ? Le chaudron rempli de la boisson flamboyante tel le cratère²³ de ce volcan lequel, sans doute pour venger la sainte qui connut le martyre du feu, entra en éruption le jour anniversaire de sa mort²⁴, se dresse au centre de la salle pour signifier la force d'un désir que les hommes, cette fois, doivent apaiser.
- 17 Il appartient encore aux plus jeunes parmi les mayordomas, aux deux filles célibataires, d'offrir la torta d'une main, le chocolat de l'autre. L'ambiance chauffe à nouveau et les plaisanteries sexuelles fusent, gaillardes comme celles qui accompagnent usuellement le sacrifice du cochon. À Minot, dans le Châtillonnais, on les appelle « goguettes », terme qui désigne aussi le vin sucré et les entrailles ou le sang cuisinés de la bête²⁵. L'analogie que nous avons posée entre le chocolat et le sang, nous la retrouvons, mais déployée dans la longue durée, à propos de la « gueugaine ». Cette soupe qu'en France, on portait au lit nuptial encore au siècle dernier – préparée à base d'aliments « forts » (bouillon, vin, sel, sucre, épices...), qui rendent « forts », qui donnent du sang – devient, à une époque plus récente, « le pot de chambre des mariés », un mélange de vin mousseux et de chocolat²⁶. En Aragon, « el caldo de la novia », le bouillon de la mariée, et « el chocolate de la novia », le chocolat de la mariée, sont indifféremment apportés aux époux le lendemain des noces, souvent au cœur de la nuit, par les jeunes du village²⁷. Si ces breuvages réputés pour leur vertu reconfortante ravivent les forces des mariés, punch et chocolat distribués vers trois heures du matin, au moment du descanso, de la pause, permettent aux danseurs épuisés de se revigorer. Mais, de même que le chocolat de la novia ou le « bouillon de la mariée », comme leur nom l'indique, sont d'abord destinés à la jeune épousée, afin qu'elle acquière, en incorporant cet aliment à base de lait ou de sang, la force procréatrice de la mère²⁸, le chocolat de la Sainte-Agathe, avant d'être partagé entre femmes et hommes, partage les femmes entre elles.

Le fil rouge de la transmission

- 18 Trois générations féminines sont impliquées dans un rituel qui tourne autour d'une préparation culinaire : les grand-mères qui donnent le lait, les mères qui font le chocolat, les filles qui le servent. Un fil « rouge » les relie, celui qu'Yvonne Verdier a mis en évidence dans les versions orales du Petit Chaperon Rouge...

- 19 ... Arrivée chez sa grand-mère, la petite fille est invitée par le loup à « se restaurer ». C'est elle qui prépare alors un repas « fortifiant ». Mettant en œuvre le code et la technique culinaire du cochon, la fillette cuisine « sans le savoir » la vieille, puis elle absorbe ses mamelles et ses entrailles. Ces filles à qui revient, à la fin du cycle, le chocolat, dernier anneau d'une chaîne de femmes, ne bénéficient-elles pas du « lait » des grand-mères, transformé en sang par leurs mères qui leur transmettent, avec cette boisson, leurs capacités génésiques ? Cette propriété ne va pas de soi, elle « doit » être transmise, mais une fois transmise, elle entraîne la perte du pouvoir de procréer de la mère²⁹. Nous comprenons maintenant pourquoi ces trois mayordomas, proches de la ménopause, se masculinisent à l'instant où elles abandonnent le chocolat aux deux majordomes plus jeunes. Privées de leur pouvoir fécondant, elles deviennent comme ce loup dans lequel Yvonne Verdier nous a aidé à voir la vieille femme qui se virilise, s'ensauvage, quand le sang afflue chez sa fille et, selon le principe des vases communicants, la quitte. Certes, ces mayordomas mariées ne sont pas les mères des majordomes célibataires et elles ne le sont jamais. Il faut plutôt reconnaître en elles la figure sociale de la « marraine » chargée de transmettre les biens féminins³⁰ et, parmi eux, le bien le plus précieux : la fécondité³¹.
- 20 Les rites de la Sainte-Agathe sont à rapprocher des cérémonies de la Babo célébrées en Thrace, où les femmes se travestissent en hommes et prennent le pouvoir dans le village, alors que ces derniers se cachent et les évitent³². Des rites de ce type continuent d'exister dans le Nord de la Grèce. À Neapetra (Macedoine), une fois par an, un échange de rôles a lieu entre les hommes qui restent à la maison s'occuper des enfants et les femmes qui brandissent des objets phalliques et se comportent de manière obscène³³. Or, la Babo célébrée le 8 janvier en Thrace par les femmes mariées ou par les jeunes mères est, précisément, la sage-femme attitrée du village³⁴, la « vieille » qui, ayant perdu ses pouvoirs génésiques, peut les passer, selon la signification du mot slave baba dont vient son nom³⁵. Pendant la période des Douze Jours, c'est autour de pâtisseries et d'une liqueur rouge vif que les femmes qui ont accouché dans l'année « règlent leurs dettes », dette de sang envers celle qui « a fini de se laver », celle qui n'a plus ses règles. À San Juan de Plan, c'est sous la protection de la patronne des nourrices que l'acquisition de la féminité se fait par le biais du Chocolat. Si les gestes varient, leur signification et leur fonction ne changent pas : il s'agit, comme dans les rituels de puberté des populations africaines étudiées par Françoise Héritier, de signifier officiellement aux jeunes filles qu'elles ont le droit de remplacer leurs mères, lesquelles, dépossédées de ce qui faisait d'elles des femmes – leur capacité d'engendrer – se virilisent³⁶.
- 21 On a souvent interprété les rituels de la Sainte-Agathe, ainsi que les cérémonies de la Babo, comme des rites d'inversion des rôles entre les deux sexes. Pourtant, on l'a vu, les changements, les transformations voire les revirements concernent les femmes et elles seules, femmes qui utilisent un substitut rituel du sang pour marquer les étapes successives de leur destin. Ce n'est pas tant la prise du pouvoir des hommes qui est en jeu dans la préparation du Chocolat et dans les jeux qu'elle occasionne, mais la passation du pouvoir tout féminin, d'être féconde, d'engendrer et de transmettre.

BIBLIOGRAPHIE

- Anastassiadou i., 1976, « Deux cérémonies de travestissement en Thrace : le Jour de Babo et Caloyeri », *L'Homme*, XVI (2-3), pp. 69-101.
- Battesti j., 1976, « Du mythe de la “femme sauvage” à la bergère courtoise : la femme dans la poésie médiévale espagnole », *Études Corses*, n° 6-7, pp. 209-240.
- Beltrán A., 1990, *Costumbres Aragonesas*, Léon, Editorial Everest.
- Caro Baroja J., 1979, *Le Carnaval*, Paris, Gallimard.
- Charuty G., 1997, *Folie, mariage et mort. Pratiques chrétiennes de la folie en Europe occidentale*, Paris, Éditions du Seuil.
- Cowan j. k., 1990, *Danse and the Body Politic in Northern Greece*, Princeton, N.J., Princeton University Press.
- Devereux G., 1983, *Baubo, la vulve mythique*, Paris, Jean-Cyrille Godefroy.
- Fabre D., 1976, « Le monde du Carnaval », *Annales E.S.C.*, n° 31/2, pp. 389-406.
- , 1991, « Hommage à Yvonne Verdier », *Ethnologie française*, XXI (4), pp. 357-359.
- Fabre-Vassas Cl., 1994, *La bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris, Gallimard.
- , 1995, « Paraschiva-Vendredi. La sainte des femmes, des travaux, des jours », *Terrain*, n° 24, pp. 57-74.
- Fine A., 1994, *Parrains, marraines. La parenté spirituelle en Europe*, Paris, Fayard.
- Gaignebet c., 1974, *Le Carnaval*, Paris, Payot.
- Gregnac F., 1999, *Du Jour de la Babo à la Gynécocratie. La réactualisation d'une coutume festive en Thrace*, Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille I, sous la direction de Christian Bromberger.
- Hafner s. et e. Prunc, 1982, *Thesaurus der Slowenischen Volkssprache in Kärnten 1, A-B*, Vienne.
- Héritier f., 1996, *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Éd. Odile Jacob.
- Mainé Burguete E., 1993, « Relaciones hombre-mujer. Estudio etnográfico de una pequeña localidad de la Cinco Villas (Fuencalderas) », *Temas de Antropología Aragonesa*, n° 159, pp. 164-221.
- Peeters A., 1989, « Boire le chocolat », *Terrain*, n° 13, pp. 98-104.
- Puccio D., 1996, « Trois carnivals alpins “du côté des jeunes filles en fleurs” », *CLIO, Histoire, Femmes, Société*, n° 4, pp. 91-118.
- , 1998, *Masques et dévoilements. Rituels de construction de l'identité féminine*, Thèse de doctorat, EHESS, sous la direction de Claudine Fabre-Vassas.
- , 2000, « Le sale et le propre : une querelle de jeunes filles ? », dans *Sexes, Espaces et Corps. De la catégorisation du genre*, sous la direction de Monique Membrado et Annie Rieu, Toulouse, Éditions Universitaires du Sud.
- Roheim G., 1957, « Saint Agatha and the Tuesday Woman », *Rôle of Ethics and Religion in Psycho-Analytic Theory and Therapy*, New-York, pp. 119-126.
- Verdier Y., 1978, « Grand-mères si vous saviez... Le Petit Chaperon Rouge dans la tradition orale », *Cahiers de Littérature Orale*, n° 4, pp. 17-55.

--, 1979, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard.

NOTES

1. Sainte Agathe est la patronne de la ville de Catane. Son culte met au premier plan les femmes et leurs bijoux.
2. Que l'on pense, par exemple, au tableau de Zurbaran (Musée de Montpellier) : Fabre, 1991 : 359.
3. Beltrán, 1990 : 151.
4. Gaignebet, 1974, cité par Fabre, 1976 : 394.
5. Caro Baroja, 1979 : 387.
6. Gaignebet, 1974 : 14.
7. Cf. Fabre-Vassas a relevé l'affinité entre le sang du cochon que l'on saigne et celui des femmes lorsqu'il flue (1994 : 290-293).
8. De nombreux exemples sont rapportés par Caro Baroja, 1979 : 393-399.
9. Fabre, 1976 : 396.
10. Plat typique dans cette région d'élevage, présent lors de toutes les occasions festives.
11. Beltrán, 1990 : 154 (traduit de l'espagnol par moi-même). Sur l'ambivalence de Sainte Agathe : Roheim, 1957. Un équivalent dans le monde slave est la Paraschiva-Vendredi roumaine : Vassas, 1995a.
12. En Sicile, le chat est l'une des figurations animales des *donni di fuora*, personnages mythologiques incarnant la « mauvaise féminité » qui renversent les rôles sexuels, mettent les maisons sens dessus dessous et dont la principale occupation est la danse. Sur ces « femmes de la nuit », voir : Charuty, 1997 : 77-82.
13. Verdier, 1979 : 51.
14. Une très belle description et une analyse littéraire de ces inquiétants personnages féminins ont été faites par J. Battesti, 1976.
15. Beltrán, 1990 : 152.
16. Un autre attribut de sainte Agathe, ce sont les cloches qui sonnent à toute volée le jour de sa fête : Fabre, 1976 : 396. Dans certains villages de l'Aragon, ce sont les femmes qui, exceptionnellement, les font résonner à cette occasion : Beltran, 1990 : 151.
17. Cet article a été tiré d'une thèse sur les rites du carnaval et leur rôle dans le façonnage de l'identité féminine : Puccio, 1998. Une partie importante de ce travail porte sur les rituels festifs de San Juan de Plan.
18. Mainé Bourguete, 1993 : 80.
19. Cowan, 1990 : 66.
20. Le texte de cette chanson a été recueilli par *La Orquestina del Fabiol*, un groupe de San Juan de Plan qui a collecté de nombreux chants populaires locaux. Il apparaît dans son disque : *Me'n baxé ta tierra plana*.
21. Ce bal, noté par A. Conte, est décrit par A. Beltrán (1990 : 158), qui le compare au « tiou-tiou » français, où des femmes habillées en blanc dansent avec des torches allumées. La version catalane et masculine de cette danse a été étudiée par D. Fabre, 1976 : 400.
22. Verdier, 1979 : 47.
23. La métaphore est de Gautier : « Un bol de punch grand comme le cratère du Vésuve, fut déposé sur la table... sa flamme montait au moins à trois ou quatre pieds de haut,

bleue, rouge, orangée, violette, verte, blanche, éblouissante à voir. Le punch fut versé tout brûlant dans les verres, qui se fendaient et claquaient avec un ton sec. » : *Jeunes-France. Le bol de punch.*

24. Fabre, 1976 : 396.

25. Verdier, 1979 : 303.

26. Verdier, 1979 : 293-295. Signalons aussi qu'à Naples un gâteau traditionnel, le *sanguinaccio*, est préparé à base de sang de cochon mélangé à du chocolat.

27. Beltrán, 1990 : 113.

28. Verdier, 1979 : 313.

29. J'applique ici l'analyse d'Y. Verdier à propos de la signification du *Petit Chaperon Rouge* : Verdier, 1995 : 181-190.

30. Fine, 1994 : 57-60.

31. Ailleurs (Puccio 1996 et 2000), j'ai exploré les jeux de transmission de parures recelant la fécondité féminine au sein du carnaval.

32. Anastassiadou, 1976 : 77-79. Voir aussi la thèse que F. Gregnac (1999) a consacré à ces rituels et à ceux qui les réactualisent dans la Grèce contemporaine.

33. Dévereux, 1983 : 78.

34. Anastassiadou, 1976 : 73.

35. Hafner et Pruch, 1982 : 66.

36. Héritier, 1996 : 111 et 230.

RÉSUMÉS

À San Juan de Plan, village des Hautes-Pyrénées espagnoles, le jour de la Sainte-Agathe, trois générations féminines s'affairent autour d'une préparation culinaire : el chocolate, le chocolat. Quelle relation peut-on établir entre la sainte aux seins coupés, les femmes, qui en Espagne lui vouent un culte tout particulier, et la boisson chaude qu'elles élaborent ? Éclairé à la lumière de la biographie de sainte Agathe, ce rite alimentaire nous découvre quelques-unes des propriétés symboliques du chocolat et fait apparaître, dans ses multiples facettes, une capacité propre à l'être féminin : celle de transmettre.

On Saint Agatha's feast day at San Juan de Plan, a village in the Upper Spanish Pyrenees, three generations of women occupy themselves with a special dish : el chocolate, chocolate. What relationship is the between the saint with the cut-off breasts, women in Spain who have a special devotion to her, and the warm drink they prepare ? Approached in the light of Saint Agatha's biography, among its various facets, this alimentary rite can be shown to possess a particular significance : that the essence of femaleness in one of transmission.

AUTEUR

DEBORAH PUCCIO

Deborah PUCCIO. Chercheuse associée à l'Institut d'Ethnologie Méditerranéenne et Comparative (MMSH, Aix-en-Provence). A soutenu une thèse sur le rôle des rites festifs dans l'élaboration de

l'identité féminine : Masques et dévoilements, rituels de construction de l'identité féminine, EHESS de Toulouse, 1998. Deux articles sont issus de l'étude comparative des carnivals des Alpes orientales italiennes et des fêtes religieuses et profanes des Pyrénées espagnoles. Actuellement, Deborah Puccio élargit sa réflexion aux réjouissances valenciennes, aragonaises et andalouses de Moros y cristianos et poursuit des recherches sur les célébrations vouées à la sainte patronne de Palerme, en essayant de cerner le lien entre la fête et le politique.